

La Laurentie

Revue de La Société d'histoire
et de généalogie des Hautes-Laurentides

L'Or bleu des Hautes-Laurentides

« Je suis de lacs et de rivières... »

Claude Gauthier

La Laurentie est publiée 4 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-
Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédacteur en chef :

Gilles Deschatelets

Équipe de rédaction :

Suzanne Guénette, Geneviève Piché, David Saint-Germain

Impression :

Imprimerie L'Artographe

Conseil d'administration 2009-2010 :

Gilles Deschatelets (président), Shirley Duffy (vice-présidente), Raymond Hamel (trésorier), Gisèle L. Lapointe (secrétaire); administrateurs : Marguerite L. Lauzon, Danielle Ouimet, Lise Lauzon, Paul Fyfe, Lise Clément.

Nos responsables :

Généalogie : Louis-Michel Noël, Denise T. Besson
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette
Archiviste : David Saint-Germain
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (25\$) comprend l'abonnement à *La Laurentie*.

Abonnement : 20 \$ pour les 4 numéros annuels ou 25 \$ pour abonnement de soutien et membership.

Les articles peuvent être reproduits avec mention de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Sommaire

Propos à l'air libre 3

Des nouvelles de votre Société 4

Dossier

Le bassin hydrographique des Hautes-Laurentides 6

Petite histoire de la Grande Rivière 8

La rivière Gatineau 11

La rivière du Lièvre 15

La Rouge et le bois 18

Le projet Grand Canal 21

Protégeons l'or bleu de nos rivières 22

La Classique internationale de canots de la Lièvre 24



Chutes à la pisciculture de Val-Barrette

Nos chroniques :

La chronique de l'archiviste 25

Mots croisés et photo mystère 26

Encourageons nos commanditaires 27

Propos à l'air libre

Gilles Deschatelets

L'or bleu

Le paysage est une préoccupation récente dans nos sociétés. On en entend surtout parler quand des citoyens s'opposent à des projets qui détruiraient la beauté de leur paysage, qui menacent leurs repères historiques ou quotidiens ou qu'ils sont en rupture avec leur mode de vie.

Le paysage est une façon pour une collectivité de réfléchir sur elle-même, sur son identité. Penser en termes de paysages oblige à réfléchir aux conséquences des modes de vie et des choix de développement qui sont faits aujourd'hui pour demain. Par exemple, nous n'en avons que pour les prix de l'or et du pétrole; et pourtant, l'eau, le liquide vital, vaut bien plus cher que l'or. Première ressource de notre territoire, l'eau a joué un rôle de premier plan dans sa mise en valeur. Sans les lacs et les rivières qui le sillonnent, nos ancêtres n'auraient pu visiter notre coin de pays et s'installer. Nos villes et nos villages se sont développés dans un paysage où l'eau tenait une place de premier plan : un lac, une rivière, un rapide, un réservoir.

Sans eau, pas d'agriculture. Sans eau, pas d'électricité. Sans eau, pas de vie. Le manque ou l'abondance d'eau redéfinit déjà le commerce agricole mondial. Comme vous le lirez plus loin, 40% de la population mondiale vit déjà dans une situation de «stress hydrique». Les producteurs agricoles de Californie, le bol de fruits et de légumes de l'Amérique du Nord, doivent réduire leur superficie de production par manque d'eau. Ou par manque d'argent pour acheter l'eau d'irrigation dont les prix ont augmenté d'une moyenne oscillant entre 200 \$ et 400 \$ l'acre-pied jusqu'à 900 \$. Las Vegas rémunère ses propriétaires qui remplacent leur gazon et plates-bandes par des cailloux et des cactus au prix de 1,50 \$ le pied carré. Des villes comme Dubaï, Alger, Barcelone, possèdent des usines de dessalement de l'eau de mer.

Nous avons voulu dans ce numéro présenter des portraits des principales rivières de notre territoire. Elles sont un élément important de notre histoire et de notre patrimoine. Vous y trouverez aussi nos chroniques habituelles.

Pour terminer sur une note plus légère, 2011 sera l'année de la couleur bleue. Ainsi en ont décidé les créateurs du Color Marketing Group qui détermine, chaque année, les tendances des couleurs, des styles, du design. Toujours associé au ciel et à l'eau, le bleu créerait une sensation d'espace. Avec ce numéro consacré à l'or bleu des Hautes-Laurentides, nous sommes dans le bon ton. Comme quoi on peut s'intéresser à l'Histoire et être tendance.

Comme le dit le grand ado de mes voisins : «L'Histoire, c'est cool.»

Bonne lecture.



Des nouvelles de votre Société

par Suzanne Guénette

Assemblée générale des membres

Le 31 octobre dernier se tenait l'assemblée annuelle au Studio de la Maison de la Culture de Mont-Laurier, suivie de la remise des prix Alfred-Gamelin et Francine-Ouellette.

Le prix Alfred-Gamelin est remis annuellement pour une implication dans la sauvegarde du patrimoine bâti de notre région. En cette année du 125^e de Mont-Laurier, la Société d'histoire a honoré les propriétaires de maisons toujours recouvertes des briques fabriquées par la Briqueterie du Rapide-de-L'Original en activité au début du siècle dernier. Les récipiendaires ont été :



Yolande Lauzon
pour la maison construite en 1910
par Antoine Larocque



James Scott
pour la maison construite
par Isidore Gauthier



Morgan Gutsche
pour l'ancienne École Massé



Alain Roy et Serge Marcil
pour le Centre Maclaren



La Commission scolaire Pierre-
Neveu pour l'ancienne
Académie du Sacré-Cœur
(partie arrière)



France Lee et Pierre-Marc Deslongchamps
pour la conservation de l'ancienne
Banque d'Hochelaga
(partie arrière)



Nathalie Poudrier et Sylvain Courtemanche
pour la maison bâtie vers 1905
par Origène Thibault



Lucie Quevillon
pour la maison bâtie en 1928
par Adélarde Campeau



Guy Venne
pour la maison bâtie en 1905
par Magloire Venne

Mention spéciale



Yvan et Luc Grenier
pour la maison bâtie en 1903
par Joseph Grenier



Mario Garneau
pour l'ancienne école Courtemanche



André Dupont
pour la préservation du chalet Boismenu
à Lac-du-Cerf

Le Prix Francine-Ouellette est remis aux personnes ou organismes qui s'impliquent de façon exceptionnelle dans la diffusion de l'histoire des Hautes-Laurentides. Nos récipiendaires pour cette année sont :



Linda Covit pour la réalisation d'œuvres installées dans le hall (tryptique) et à l'extérieur du Palais de Justice de Mont-Laurier (2 bancs)



Luc Coursol pour l'ensemble de son œuvre d'historien de la région



Le journal *L'Écho de la Lièvre* pour la publication des Chroniques du 125e de Mont-Laurier, et un prix pour l'auteur des chroniques, Gilles Deschatelets.

De gauche à droite : Gilles Dechatelets, Carole Simard, directrice du journal, Suzanne Guénette, responsable administrative



Le journal *Le Courant des Hautes-Laurentides* pour la publication d'une chronique sur l'histoire de Mont-Laurier

Monsieur Sylvain Lacasse, un des propriétaires du journal en compagnie de Madame Francine Ouellette, auteure



Conseil d'administration 2010-2011

Le bassin hydrographique des Hautes-Laurentides

Par Gilles Deschatelets

La région des Hautes-Laurentides représente la partie méridionale de la zone géographique appelée Bouclier canadien. Son relief est constitué de plis successifs qui, contrairement aux Appalaches, par exemple, ne constitue pas une chaîne de montagnes, mais plutôt un plateau. Les géographes la désignent souvent par les termes de « contrefort laurentien » ou le « Grand Coteau ». Ses plateaux et ses collines arrondies créent un paysage modérément accidenté, sauf pour sa partie nord qui présente un relief plus accentué. Ses vallées sont peu profondes et parsemées de lacs et de rivières nés du double effet de creusement et d'érosion des glaciers.

Ses plus hautes collines y découpent trois vallées principales : la vallée de la rivière Gatineau, celle de la rivière du Lièvre et la vallée de la rivière Rouge. En se dirigeant vers la rivière des Outaouais leurs eaux traversent toute la région de même que celle de l'Outaouais. Elles dessinent ainsi une partie du bassin hydrographique de la rivière des Outaouais.

Un bassin hydrographique ou bassin versant est l'ensemble du territoire drainé par un cours d'eau et ses affluents. Comme dans un entonnoir, l'eau des précipitations et des sources souterraines se dirige vers un même plan d'eau. Si chaque cours d'eau (lac, rivière ou milieu humide) possède son propre bassin il peut aussi faire partie d'un autre bassin plus important.

Les cours d'eau du Canada se déversent dans cinq bassins hydrographiques océaniques principaux : les océans Atlantique, Arctique et Pacifique, la baie d'Hudson et le golfe du Mexique. Le bassin de l'Atlantique est dominé par le réseau hydrographique des Grands Lacs et du fleuve Saint-Laurent qui comprend, entre autres bassins, celui de la rivière des Outaouais. Les bassins hydrographiques sont séparés les uns des autres par une ligne de partage des eaux. Ainsi, la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Baie d'Hudson, dont les affluents coulent vers le nord, et celui de la rivière des Outaouais, dont les affluents se déversent vers le sud, oscille d'abord

sur le territoire de l'Abitibi à la façon du tracé d'un cœur arythmique. Elle court de son extrémité sud (Rollet) au nord (Taschereau), avant de plonger vers le sud jusqu'à la pointe septentrionale de la Réserve faunique La Vérandrye. D'où elle file vers Clova et Parent pour délimiter maintenant les bassins de la rivière des Outaouais et de la rivière Saint-Maurice.

Le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais englobe une superficie totale de 146 334 kilomètres carrés dont 65% se situe au Québec et 35% en Ontario. Depuis sa source, nourrie par les lacs Capimitchigama et des Quinze et des réservoirs Dozois et Decelles, jusqu'à son exutoire dans le lac des Deux Montagnes, elle parcourt 1 130 kilomètres. C'est la plus longue rivière du Québec. Son débit annuel moyen est considérable : 2 000m³ par seconde à son embouchure à Carillon. En raison de la diversité des conditions météorologiques et des larges variations de température de son grand bassin la rivière se distingue par ses deux pointes de crues printanières. La première correspond aux crues de ses affluents coulant du sud au nord et qui irriguent sa portion ontarienne, comme les rivières Petawawa, Bonnechère, Madawaska, Montréal, Mississipi, Rideau et autres. Sa deuxième période de crues est alimentée par les rivières coulant du nord au sud, essentiellement sur le territoire québécois, comme les rivières Gatineau, du Lièvre, du Nord, Kipawa et Rouge.

Plusieurs de ces rivières se raccordent à la rivière des Outaouais par une série de gradins situés à quelques kilomètres en amont de leurs lieux de confluence respectifs. Les dénivellations importantes, créées par ces ruptures de pente, expliquent la présence de chutes ou de rapides comme, entre autres, à Paugan (Low), à Chelsea, à Limbour ou à Buckingham/Grandes Chutes. Le choix de l'emplacement des barrages qui y seront construits plus tard était donc inscrit déjà dans le milieu naturel.

Les multiples utilisations des trois grandes rivières de la région (Gatineau, du Lièvre et Rouge) ont joué un rôle important dans son évolution. Les lacs, eux, ont été le fondement du développement de la

Petite histoire de la Grande Rivière

par Gilles Deschatelets

Après le Saint-Laurent, la rivière des Outaouais est la voie d'eau la plus chargée d'histoire du Québec. Voie de communication entre les Premières Nations, route des explorateurs, voie de pénétration du continent, axe de commerce et de peuplement, elle est un élément important de notre patrimoine.

Les premiers occupants

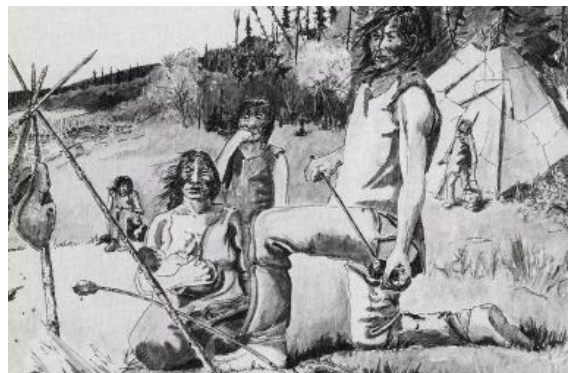
Il y a environ 12 000 ans, à la suite de la fonte des glaciers qui recouvraient le continent nord-américain, les premiers groupes de familles de chasseurs nomades atteignaient la région sud de l'actuelle Ontario. Ils s'établirent à la tête de la mer de Champlain qui recouvrait, sous 180 mètres d'eau, toute la vallée du Saint-Laurent, de l'Atlantique à Petawawa (Ontario). Ils y suivaient les mammoths, caribous et mastodontes qui constituaient une part importante de leur régime alimentaire. Les anthropologues les nomment Paléo-Indiens.

Au cours du millénaire suivant, la mer de Champlain se replie et un réchauffement climatique majeur va complètement changer l'environnement de la vallée de la rivière des Outaouais. Une forêt aux essences d'arbres variées remplace peu à peu la toundra qui nourrissait mammoths et mastodontes. Les mammifères géants disparaîtront progressivement pour laisser la place aux orignaux, chevreuils et caribous des bois plus adaptés à la vie en forêt. Au fur et à mesure que leur population s'accroît, les Paléo-Indiens se dispersent au nord et à l'est des Grands Lacs et le long de la rivière des Outaouais et de ses affluents. Ils y développent une nouvelle culture qu'on appellera la Période archaïque. Bien qu'elles appartiennent à la même famille linguistique algonquienne (Anishinàbe), chaque nation va créer un savoir unique selon l'environnement dans lequel elle évolue.

Ainsi, une dizaine de sous-nations composent la nation algonquienne de l'Outaouais: les Weskarinis fréquentent la rive nord de l'Outaouais et les vallées de la Rouge, de la Petite-Nation et de la Lièvre; les Onontcharonons, l'autre rive de la rivière de la Petite-Nation; les Matouweskarinis chassent le long de la rivière Madawaska; les Kinouchépirinis sur la rivière Bonnechère; les Kichesipirinis occupent l'île forteresse Morrison; les Kotakoutouemis fréquentent les rivières Coulonge et Dumoine et les Nipissings les forêts du lac du même nom. Deux

autres groupes de chasseurs parcourent l'un, les innombrables rapides de la Tenagadin, renommée Gatineau, et l'autre, la rivière Désert (Kitigan Zibi). En parcourant ces cours d'eau les nations algonquines sillonnent un territoire de plus de 150 000 km² s'étendant de l'actuel Parc Algonquin (Ontario) à la rivière Saint-Maurice et de la vallée de la Madawaska au Grand Lac Victoria (Réserve faunique La Vérandrye).

La Grande Rivière leur permet de circuler du fleuve Saint-Laurent aux Grands Lacs par le lac Nipissing; et, au nord, après de multiples portages, jusqu'à la baie d'Hudson. C'est la grande route du commerce. Des fouilles archéologiques ont permis de découvrir sur l'île aux Allumettes et sur l'île Morrison des pointes de lances et de flèches, des couteaux et des bracelets fabriqués avec du cuivre natif, forme naturelle et pure de cuivre qu'on rencontre dans la région du Lac Supérieur (Ontario), et en obsédienne, fréquente au Wisconsin. Des artefacts fabriqués en os de baleine et en pierre de savon montrent aussi des échanges avec les nations Cries de la baie James. Certains artefacts datent de 6 000 ans et plus. Ces échanges commerciaux avaient lieu quand les différents groupes dressaient le *kabeshinàn*, campement érigé, du printemps à l'automne, aux confluences de la Grande Rivière et de ses principaux affluents. C'est le lieu de rencontre annuel où on pratique échanges de cadeaux, jeux sportifs et mariages.



Campement de chasseurs-cueilleurs

© Vidéanthrop inc

Les Européens et le commerce des fourrures

C'est à Samuel de Champlain que l'on doit l'une des premières descriptions d'une partie du cours de la rivière des Outaouais. En 1613, il fait le périple de Hochelaga (Montréal) à l'île aux Allumettes. Il y retrouve le grand chef Tessouat qu'il avait rencontré dix ans plus tôt à Tadoussac. Il croit que la Grande Rivière peut être cette voie vers l'Orient que tous les explorateurs européens recherchent. Il y fait la connaissance d'une bande qui possède des peaux de castor d'une qualité exceptionnelle. Bien que peu nombreux, ils jouissent d'une grande influence car ils parcourent tout le territoire compris entre les Grands Lacs et la baie d'Hudson pour y commercer. On les nomme Adawé ou Ottawa ou Outaouais qui signifie «ceux qui font la traite». Ils habitent les territoires avoisinants l'île Manitoulin, le lac Huron, la baie Georgienne, le Wisconsin et le Michigan. Ils deviendront des alliés sûrs des Français. Sur la rivière des Outaouais, Champlain établit les premiers jalons de l'important commerce des fourrures.

Pendant plus de deux siècles et demi, la traite des fourrures sera la principale activité commerciale de la jeune colonie. Vers 1739, elle représente 70% de la valeur des exportations et est l'apport le plus important à l'économie de la métropole française. C'est par millions que les peaux de castor sont envoyées en Europe. Les canots d'écorce chargés à ras bord sillonnent la Grande Rivière qui devient un enjeu vital pour la colonie car c'est la route vers l'ouest et ses pelleteries.

Ce commerce très lucratif attise les rivalités entre les Premières Nations et entre les Français, les Anglais et les Hollandais. Au milieu du 17^e siècle, la civilisation algonquienne sera pratiquement anéantie par les Iroquois et par les épidémies transmises par les Européens. Les survivants remontent plus au nord de leurs territoires et ce sont les commerçants qui se rendront dorénavant chercher les fourrures. Plusieurs postes de traite jalonneront la rivière des Outaouais notamment à Oka, aux Chats, au fort Coulonge, au lac des Allumettes (Fort William), à des Joachims, à Mattawa, au lac Témiscamingue. Après la Conquête britannique en 1763, un afflux important de commerçants anglais et écossais entraîne une rapide croissance de l'industrie et l'essoufflement

des ressources. De plus, en Europe, la mode n'est plus aux vêtements de fourrures. Le commerce s'effondre et sera remplacé par l'industrie forestière à compter des années 1810-1820.

Le temps des cageux*

Les cageux étaient ces intrépides navigateurs qui, souvent avec femmes et enfants, vivaient pendant plusieurs semaines sur d'immenses radeaux formés de milliers de billots de bois qu'ils convoyaient du haut de la rivière des Outaouais jusqu'à Québec. Dans son ouvrage consacré à Philemon Wright, en 1871, Joseph Tassé écrit que le premier train de bois à avoir jamais flotté sur l'Outaouais déboucha de la rivière Gatineau en 1807. Comme, au début, les cageux ne savaient pas naviguer à travers les rapides ils mettaient parfois trente-cinq jours pour descendre ceux du Long-Sault qui bouillonnent sur 10 km entre Grenville et Greece's Point avec 14 mètres de dénivellation. Souvent, les radeaux s'échouaient et il fallait une longue manœuvre pour les remettre à flot. Il n'y avait encore aucun bateau pour remorquer les énormes pièces de bois; le courant, le vent et les bras des rameurs pouvaient seuls les faire avancer.

Vers 1830, plus de deux mille hommes travaillaient à la préparation des cages et plus de sept mille pour les conduire jusqu'à Québec. En 1845, plus de 2 000 cages arrivèrent à Québec. La dernière cage descendit la rivière en 1908. Les convois de pièces de bois, maintenues par des bômes, furent dès lors tirés par des remorqueurs.

Aujourd'hui, la rivière des Outaouais fait le bonheur des plaisanciers. Ses chutes et ses rapides ont favorisé l'installation de centrales électriques totalisant 2 000 megawatts. De la tête du lac Témiscamingue à Pointe-Fortune, elle sert de frontière commune entre le Québec et l'Ontario.

* Le lecteur trouvera des articles sur la drave dans les Hautes-Laurentides dans le numéro de mars 2009 de *La Laurentie*.

Voici différents noms qui ont identifié
la rivière des Outaouais :



Le premier train de bois descendant la rivière
des Outaouais, en 1807.
Source : ANC, 737002

- Kichi Sibi (mot anishinàbe signifiant «Grande Rivière»);
- Rivière du Nord (Champlain : 1613);
- Rivière des Algommequins («des Algonquins» - Champlain : 1613);
- La rivière de Montmorency (Champlain : 1616 et 1632);
- La rivière des Prairies ou des Hurons ou des Algonquins (carte de Bernou : 1680);
- La rivière Outaouacs (Franquelin : 1678);
- Le Chemin des Outaouais (Chevalier de Troyes : 1686);
- La grande rivière des Outaouais (Deshaies : 1686; Charlevoix : 1744; Bellin milieu du 18e siècle);
- La Rivière Utawas (La Tour : 1779);
- La Grande Rivière (1798);
- La Rivière des Outaouais ou Ottawa (Taché : 1879);
- Grand River (Cary : 1887).



Le dernier train de bois en 1908.
Source : CCN, 172-35

Le Gouvernement fédéral reconnaît officiellement
la double appellation de Rivière des Outaouais et
d'Ottawa River.

Bibliographie :

Livres :

- Gaffield, Chad et al., *Histoire de l'Outaouais*, Institut québécois de recherche sur la culture, Montréal, 1994, 876p.
Laurin, Serge, *Histoire des Laurentides*, Institut québécois de recherche sur la culture, Montréal, 1989, 892p.
McGrego, Steven, *The story of Kitigan Zibi Anishinàbeg*, Anishinabe Printing, Maniwaki, 2004, 344p.

Revue :

- Bégin, Richard M., *La voie de l'Outaouais supérieur*, Histoire Québec, juin 2005, p.4.
Boileau, Gilles, *La grande route de l'Outaouais*, Histoire Québec, janvier 1999, p.24-25.
Boileau, Gilles, *Champlain et Papineau remontent la grande rivière*, Histoire Québec, février 2002, p.3-5.
Commission de toponymie, *Rivière des Outaouais : l'origine du toponyme*, Histoire Québec, février 2002, p.7.
Labelle, Ernest, *L'Outaouais – Voie navigable*, Histoire Québec, juin 1997, p.5-7.
Lapointe, Pierre-Louis, *Géographie, Histoire et définition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais*, Histoire Québec, vol.11, numéro 2005, p. 4-17.
Nadeau, Richard, *La rivière des Outaouais, la voie royale vers l'Ouest*, Histoire Québec, vol.11 no 2, 2005, p.35-39.

La rivière Gatineau

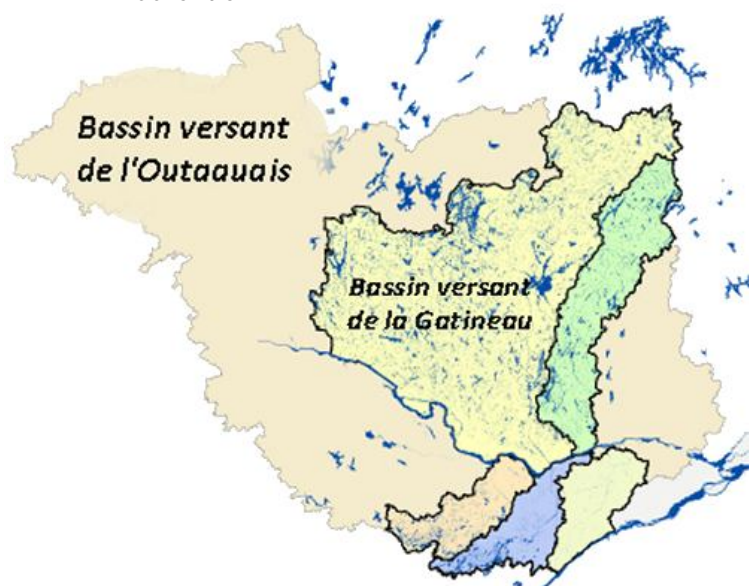
par David Saint-Germain

Bien qu'elle soit aux limites des Hautes-Laurentides, la rivière Gatineau a un impact important dans notre région. En effet, son cours d'eau et son bassin versant ont servi énormément au commerce des fourrures, à l'industrie forestière et au développement du tourisme.

Quelques statistiques sur le sujet....

La rivière Gatineau coule du nord au sud sur 443 km. Elle prend sa source dans le secteur du lac du Pain de Sucre et se déverse dans la rivière des Outaouais entre Hull et Gatineau. Le bassin versant de la Gatineau couvre une zone de 23 724 km². Il s'agit du quatrième plus gros bassin d'une rivière dans le sud du Québec, derrière la rivière des Outaouais, le Saguenay et la rivière Saint-Maurice.

Environ une cinquantaine de ruisseaux et rivières se déversent dans la rivière Gatineau et son bassin versant contient 19 531 lacs. Cette quantité de lacs paraît gigantesque mais il faut relativiser : 10 090 lacs ont moins d'un hectare. Cette situation est due au relief fortement accidenté du Bouclier Laurentien.



Le bassin versant de la rivière Gatineau abrite une faune et une flore diversifiées qui ont permis l'installation des communautés humaines. La région étant alors recouverte de forêts, la rivière et ses affluents vont être les voies de transport et de communication utilisées par les populations humaines pendant très longtemps.

Les premiers habitants

Les premiers habitants humains du territoire sont les Anishinàbeg. La rivière Gatineau est alors connue sous le nom de « Tenagadino Sibi ».

Les rivières jouent un rôle essentiel pour ces familles et tribus nomades, tant pour l'alimentation que pour le transport. De juin à septembre, durant la saison d'abondance, les Anishinàbeg vivent de la chasse des animaux qui convergent vers les cours d'eau et les poissons facilement accessibles à ces endroits. Pendant l'hiver, les familles retournent dans les bois où le gibier est présent, quoique la pêche sur glace est pratiquée par moment. Les rivières étaient également les principales voies de communication car l'omniprésence de la forêt et l'absence des routes terrestres causaient des difficultés pour le transport. Les Amérindiens avaient une grande expertise pour la navigation comme le démontre l'utilisation du canot d'écorce, si pratique que les européens l'adoptèrent pour leurs déplacements. Il fait maintenant partie de notre identité collective et même de notre imaginaire.

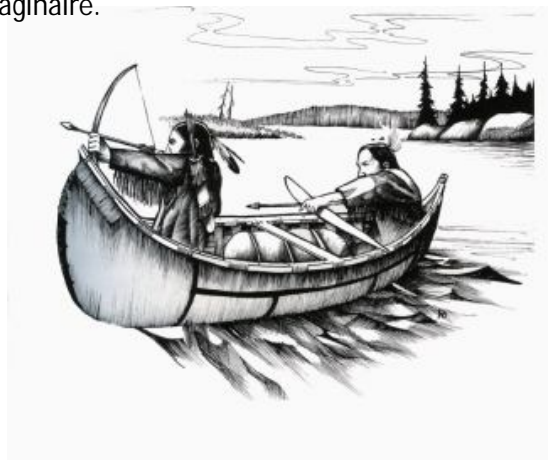


Illustration de Dean Ottawa, 2003.
Source : The true story of Kitigan Zibi

La venue des européens

Le premier européen à mentionner la rivière Gatineau est Samuel de Champlain lors de son voyage dans l'ouest en 1613. Il l'appelle alors cette «rivière qui vient du nord» mais ne la nomme pas. Au 17^e siècle, un habitant de Trois-Rivières, Nicolas Gatineau ou Gastineau dit Duplessis, a fait la traite des fourrures sur la rivière. Ses fils, Louis et Jean-Baptiste, ont continué l'œuvre du père et ont établi à la fin du 17^e siècle un poste de traite sur l'une des pointes de l'embouchure de la rivière à Pointe-Gatineau. Il était alors coutumier d'appeler la rivière « Rivière à Gatineau ». Pourtant, dans *Relation des traverses et aventures d'un marchand voyageur dans les terroirs sauvages de l'Amérique septentrionale, parti de Montréal le 28^e de mai 1783*, le coureur des bois Jean-Baptiste Perrault situe la rivière sur deux cartes dont il est l'auteur. La rivière porte alors les noms de *Nàgàtinong* et *Agatinung*. Ces deux noms ont une consonance amérindienne qui se rapproche de « Gatineau ». Dans un rapport au gouverneur Haldimand en 1783 la rivière est désignée sous le nom de « River Lettinoe », alors qu'en 1831, le lieutenant-colonel By appelle la rivière « Gatteno ». Toujours en 1831, la carte de William Henserdson nomme le cours d'eau « R. Gatineau ».

Le nom de la rivière est-il d'origine européenne (Gatineau) ou amérindienne (*Nàgàtinong*, *Agatinung* et *Tenagadino*)? Il s'agit d'un mystère à résoudre.



La rivière Gatineau

Les Européens furent initialement attirés par le commerce des fourrures. Du régime français jusqu'au 19^e siècle, ils établirent plusieurs postes de traite le long de la rivière Gatineau et de ses affluents. Ces postes étaient surtout occupés par la Compagnie de la Baie d'Hudson quoique la Compagnie du Nord-Ouest fut également présente dans la région. Certains de ces postes restèrent en activité bien longtemps comme le poste du Lac Victoria, le Fort Kakababeagino (au lac Cabonga) et le Poste du Lac Barrière. L'intensification des activités de l'industrie forestière et les coupes à blanc causèrent le déclin du commerce des fourrures dans la région.

Le 19^e siècle voit le début de l'exploitation forestière et l'établissement des communautés humaines telles qu'on les connaît. Bien que l'industrie commence dans la région de l'Outaouais, les besoins croissants poussent la recherche de matières premières vers l'amont de la rivière. Si la coupe du bois était effectuée au nord, la transformation du bois était toujours faite à Wrightville (Hull) et aux environs. La rivière Gatineau était alors utilisée pour le flottage de bois.



Drave à l'embouchure de la rivière Gatineau
Collection Commission de la Capitale nationale

Ici comme ailleurs, la drave est un métier dangereux. Dans son livre *Maniwaki et la Vallée de la Gatineau*, Anathase Roy fait part de nombreuses noyades causées lors de la drave dont celles de Wilfrid Nault, 21 ans, à Petawagaman en 1925, de Phidime Langevin, 24 ans, à la rivière Gens-de-Terre le 27 juin 1931 et de quatre hommes âgés entre 19 à 41 ans, à la rivière Gens-de-Terre près de Bark Lake, le 8 juillet 1930. Ces lacs et rivières, parfois source de vie et de prospérité, furent aussi des sources de détresse et de mort.

Bien que ce mode de transport pratiquement gratuit serve bien les forestières, il n'est pas nécessairement bon pour les populations riveraines. Dès 1977, une conscience face aux dangers environnementaux du flottage de bois se développe. Dans une lettre adressée à Marcel Léger, ministre de l'Environnement dans le gouvernement Lévesque, la Société Nationale des Québécois des Hautes-Rivières recommande fortement l'interdiction du flottage de bois.

Le Baskatong et le village englouti

Plus près de nous, le réservoir Baskatong est notre lien avec la rivière Gatineau. Cette masse d'eau imposante n'a pas toujours eu l'ampleur qu'on lui connaît : avant 1927, elle n'était qu'un lac de dimension réduite.

Bien avant l'arrivée des européens, les Anishinàbeg occupent le territoire et y ont même un cimetière. Vers 1865, le lieu est occupé par des fermes et des dépôts des marchands de bois. En 1870, les Oblats de Maniwaki y font des arrêts réguliers. Parmi les premiers résidents blancs figurent des Beauregard, des Johns, des Daugherty, des Fraser, des Laframboise, des Ibister, des Martin, etc. Entre 1886 et 1901, le Père Guéguen s'occupe de la mission malgré l'absence d'une chapelle. Il cède sa place au Père Guignard en 1901 et ce dernier reste en poste jusqu'en 1927. Faute de lieu de culte, pendant longtemps, la messe est célébrée dans un hôtel. En 1902, une petite chapelle est construite grâce à un don de l'évêque Duhamel (100\$) et de M. Gilmour, marchand de bois, qui donne le bois pour la charpente. Lorsque Mgr Duhamel visite les lieux en 1904, il en dit beaucoup de bien : « Cette chapelle présente une belle apparence tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. L'autel est très convenable, on peut même dire vraiment beau »¹. Les offices religieux étaient célébrés en français, en anglais et en algonquin. Catholiques et protestants assistaient aux services ensemble.

Bien que le village ne comptait, à son apogée, que 200 personnes, le commerce était bien actif. On y

dénombre plusieurs marchands et hôteliers comme Frank Gagnon, Walter Snowdy, André Éthier, Joseph Nault ou John Scullion.

En 1927, le barrage Mercier fut construit par la Canadian International Paper (CIP). Le lac Baskatong devint le réservoir tel qu'on le connaît aujourd'hui. Il englobe le lac Baskatong, la rivière Baskatong et une douzaine de lacs pour former une seule masse d'eau d'une superficie de 329 km². Le village se trouvant dans la zone qui allait être engloutie, il fallut l'abandonner. Les habitants de la paroisse furent dédommagés et dispersés. Selon les souvenirs du père Guignard : « On leva tous les corps [du cimetière], et le 8 avril 1927 la chapelle était démolie et mise en flottage »². Aujourd'hui, les vestiges du village demeurent sous les flots du Baskatong au nord de la Pointe-à-David.



Construction du barrage Mercier en 1926
au Rapide Bittabee créant le réservoir Baskatong
Source : BAnQ, cote E57S44SS1PA-15-650



Le Réservoir Baskatong
Source : Municipalité de Grand-Remous

¹ Le Père Guignard in Poulin, Jean-Paul « Une mission engloutie », L'Élan, octobre 1964, p.12

² Idem

Avènement du tourisme

Chasse, pêche et villégiature sont depuis très longtemps associées aux rivières et la rivière Gatineau n'y fait pas exception. Dès 1899, on retrouve dans les environs de Maniwaki des attraits touristiques tels le « Club de chasse et de pêche du Lac Bois-Franc » (1899), le « Gatineau Fish & Game Club » (1899) ou bien le « Windigo Fish & Game Club » (1926).

La longue période de prospérité économique, entre 1945 et 1975, diversifie la clientèle des pourvoies qui provient de moins en moins des États-Unis et de plus en plus de la région métropolitaine de Montréal. En 1984, entre 75% et 80% des clients de la pourvoirie Pavillon Baskatong Enr., appartenant à Valentinno Di Betta, proviennent de la région de Montréal et des Basses-Laurentides.

De plus, il ne faut pas oublier le développement de la villégiature autour du réservoir Baskatong. En mettant de l'avant de nombreux attraits touristiques comme la pêche, la baignade et les activités de plein-air, les entrepreneurs ont su trouver une clientèle qui n'était pas intéressée que par la chasse. Cet effort se remarque dès 1989 dans le projet de développement touristique « Plein Air

Baskatong Windigo » de l'Association de développement économique de Ferme-Neuve. Il vise alors à développer une partie du Baskatong en misant sur le séjour, la pêche, la motoneige, l'aventure et la chasse. Ce développement a connu un bon succès, comme en témoigne la vingtaine de pourvoies et les camps établis en bordure du Baskatong.

Ce développement a été victime de son succès. Au début des années 1990, la pêche sportive exerce des pressions sur les populations aquatiques dont le doré jaune. Par contre, la réaction face à cette situation fut rapide. Fondée en 1998, l'Aire Faunique Communautaire du Baskatong (ACF) est le fruit d'une collaboration étroite entre le ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec, les MRC Antoine-Labelle et Vallée-de-la-Gatineau, les pourvoyeurs et les utilisateurs du réservoir Baskatong. Cet organisme vise à assurer la protection de la faune aquatique tout en l'exploitant selon le respect des capacités régénératrices naturelles.

D'hier à aujourd'hui, l'eau de la rivière Gatineau à jouer un rôle fondamental pour les occupants du territoire. Elle est au cœur leurs préoccupations et de leurs espérances.

Sources documentaires

Commission d'étude sur la région de l'Outaouais, *Analyse de la Région de l'Outaouais à l'Exception du territoire couvert par la C.R.O.*, Lavalin, 1984, volume 1, 98 pages

Commission de toponymie, *Dictionnaire illustré Noms et lieux du Québec*, Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 1994, 925 pages.

Coursol, Luc, *Un diocèse dans les Cantons du Nord, Mont-Laurier*, L'Artographe, 1988, 482 pages.

Le Nord de l'Outaouais, Collaboration, Le Droit, Ottawa, 1938, 396 pages.

Kitigan Zibi Education Council. *Since Time Immemorial: Our Story*. Anishinabe Printing, Maniwaki, 2004, 344 pages

Ouimet, Raymond, *Gatineau : débat sur le nom*, Histoire Québec, Juin 2005 p.31-32

Poulin, Jean-Paul, « Une mission engloutie », L'Élan, octobre 1964, p.12.

Roy, Anastase, *Maniwaki et la Vallée de la Gatineau*, Ottawa, Imprimerie du « Droit », 1933, 255 pages.

Sources primaires

Fonds Société Nationale des Québécois (P51)

Fonds Marie-Yvonne Brisebois (P56), Dossier « Plein air-Baskatong »

Sources photographiques

Fonds du Ministère de l'Environnement et de la Faune (E57), BAnQ

Fonds du Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine (E6), BAnQ

Source cartographique

Agence de Bassin Versant des 7, les cartes sont disponibles au <http://www.abv7.org/index.php>

La rivière du Lièvre

par Suzanne Guénette

La rivière du Lièvre est une des plus longues du Québec. Son nom algonquin est Wabos Sibi qui désigne le Grand Lièvre, une importante divinité de la mythologie amérindienne. Prenant sa source au sud de Parent avec une longueur du nord au sud de 330 km, elle est parallèle à la rivière Gatineau et se jette dans la rivière des Outaouais à la hauteur de Masson-Angers.

Dans le bassin versant de la rivière, on compte quatre principales rivières : la rivière du Lièvre, la rivière Mitchinamecus, la rivière Kiamika et la rivière du Sourd. De multiples affluents se jettent dans ces rivières et, des 3768 lacs du territoire du bassin versant, les plus importants en superficie sont des réservoirs: réservoir du lac du Poisson Blanc (85,21 km²), réservoir Mitchinamecus (64,75 km²), réservoir Kiamika (42,48 km²) et réservoir de l'Escalier (11,14 km²) ; les lacs Némiscachingue (16,60 km²), Lac-des-Îles (16,24 km²), Grand lac du Cerf (12,67 km²), À la Culotte (11,40 km²) et Adonis (11,34 km²) sont parmi les plus grands lacs.

Le bassin versant montre une superficie de 9 542 km², occupée en majeure partie par la forêt – près de 75% – et le secteur agricole avec une occupation de 17% du territoire. Ponctuée de nombreux rapides, son débit annuel moyen est environ 164 m³/s et constitue environ 7% de l'ensemble du bassin de la rivière des Outaouais.

Cette rivière est riche d'histoire. On peut remonter son utilisation comme moyen de transport par les Amérindiens aussi loin que six à sept mille ans. En effet, des fouilles archéologiques ont permis de retrouver de nombreux artefacts provenant d'autres régions comme celle de la vallée du Saint-Laurent et même des États-Unis. La présence de ces objets sur les rives de la rivière du Lièvre permet de comprendre qu'elle servit de route de communication aux Anishinàbeg.



**Pointes de couteaux retrouvées
le long de la rivière du Lièvre**

Source : Louis-Pierre Coursol

« (...) Dans la partie nord, au nord de ce qui est actuellement Mont-Saint-Michel, on retrouvait les Attikameks, que les Blancs ont appelé les « Têtes-de-Boule », ou les « Poissons blancs ». Dans la partie plus au sud, de Ferme-Neuve jusqu'au secteur Masson-Angers de la ville de Gatineau, on retrouvait les Oueskarinis, cousins des Têtes-de-Boule, que les Français ont baptisé la « Petite Nation ». (...) ¹

Les Anishinàbeg sillonnaient la rivière pour leurs rendez-vous annuels avec les autres nations, en vue d'échanger les produits de leur chasse aux cervidés, ours, loutres et visons, contre le maïs et le riz sauvage apportés des Grands Lacs.

En plus de servir de voie commerciale, la rivière du Lièvre sert à la nation Anishinàbe comme voie d'évitement grâce, entre autres, à ses rapides tumultueux. En effet, alors que les Anishinàbeg contractent une nouvelle alliance avec les Français, délaissant ainsi leurs trocs avec les Iroquois, ceux-ci en prennent ombrage et se mettent à les combattre rageusement. Aux prises avec de nombreuses embuscades iroquoises, les Anishinàbeg empruntent la rivière du Lièvre comme chemin de

¹ COBALI, *Pour la qualité de l'eau du versant de la Lièvre, portrait Avril 2005.*

détournement pour monter et descendre des terres du castor à la tête de l'Outaouais.

Désirant exploiter ce nouveau réseau d'échange de fourrures, la Compagnie de la Baie d'Hudson installe, en 1826, au nord de la rivière du Lièvre, au Lac des Sables, près de Notre-Dame-du-Laus, un important poste de traite qui sera en activité pendant environ 25 ans.

Lorsque le commerce de fourrures se met à décliner, la rivière du Lièvre sert de voie de transport pour les compagnies forestières, dont celles des Bowman, Ross et James Maclaren. Les chantiers se multiplient et une marée de bûcherons et draveurs arrive par la rivière. Ces compagnies détiennent des concessions de bois gigantesques et ce sont des milliers de beaux pins blancs et rouges qui sont abattus et acheminés par la rivière jusqu'en Outaouais puis à Québec pour être ensuite transportés par bateaux jusqu'en Grande-Bretagne.

Le long de la rivière du Lièvre naissent des fermes forestières qui, installées sur une distance d'une trentaine de kilomètres entre elles, servent à assurer le ravitaillement des hommes et des animaux en victuailles : la Ferme des Pins (Notre-Dame-du-Laus), la Ferme des Lacaux (Notre-Dame-de-Pontmain), du Wabassee, la Tapani (Sainte-Anne-du-Lac), la Ferme Rouge et la Ferme Neuve.



La Ferme Wabassee
Collection Société d'histoire

Lorsque la période d'exploitation des forêts de pins s'essouffle, toute la vallée de la Lièvre entreprend un essor dû à un important mouvement de colonisation initié par le célèbre curé Labelle de Saint-Jérôme. La rivière du Lièvre est au cœur de ce peuplement car c'est par elle qu'arrivent les colons venus ouvrir une nouvelle région, montant à partir de Buckingham. Le canot est le seul moyen de transport et les colons doivent pagayer pendant des jours et porter sur de longues distances pour arriver à leur destination.

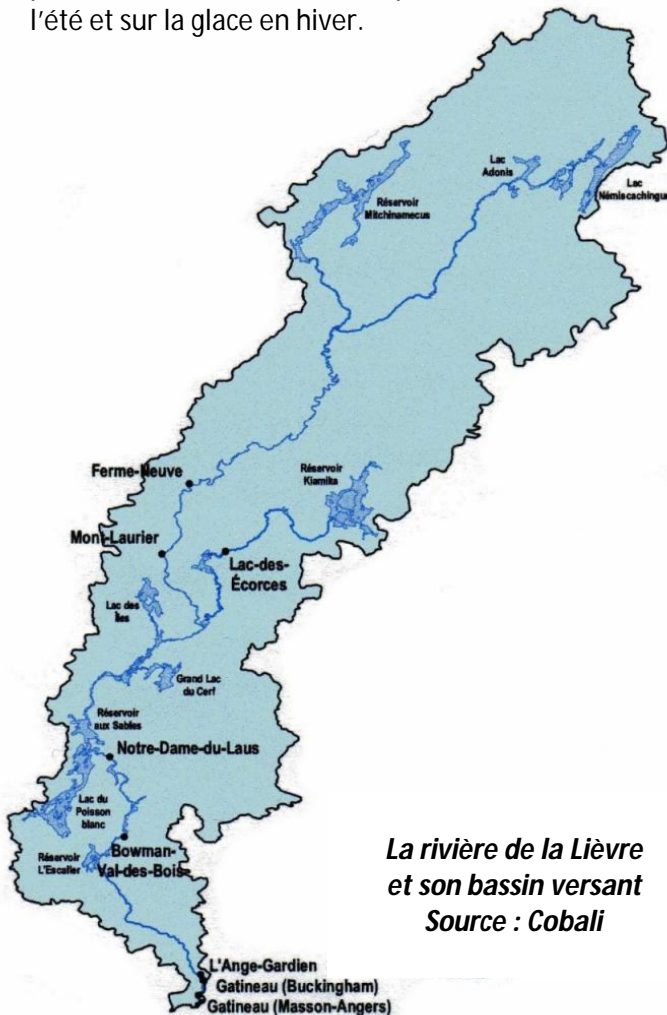
Les colons s'installent en chapelet sur tout le parcours de la rivière. Ainsi naissent les missions de Notre-Dame-du-Laus (1840), Notre-Dame-de-Pontmain (1873), Kiamika (1884), Rapide-de-L'Orignal (1885), Saint-Aimé-du-Lac-des-Iles (1887), Ferme-Neuve (1893), Lac-des-Écorces (1897). S'ajouteront les missions de Chute-Saint-Philippe (1907), Val-Barrette (1911), Saint-Jean-sur-le-Lac (1915), Sainte-Anne-du-Lac (1916), Mont-Saint-Michel (1918), Lac-Saint-Paul (1919), Lac-du-Cerf (1939), Val-Limoges (1943) et une deuxième paroisse à Mont-Laurier, Cœur-Immaculé-de-Marie (1952).

Heureusement, à compter de 1883, pour favoriser l'arrivée et l'installation des colons, deux petits bateaux à vapeur entrent en opération sur la partie sud de la rivière du Lièvre. L'un fait la navette entre Buckingham et Grandes-Chutes et de là à Notre-Dame-du-Laus, permettant ainsi aux futurs colons de franchir une partie du trajet de façon un peu plus aisée.



Bateau à vapeur qui parcourait la Lièvre
à la hauteur de Buckingham
Source : Patrimoine de l'Outaouais CyberMagazine

Pendant toutes ces années où les chemins sont à peu près inexistantes ou impraticables, la rivière du Lièvre demeure la manière privilégiée de se déplacer. En plus de monter la rivière pour venir s'installer sur ses berges, les colons l'utilisent pour transporter leur bois vers les moulins à scie, aller quérir le courrier et se rendre à l'église la plus proche, le dimanche; le transport se fait en canot l'été et sur la glace en hiver.



**La rivière de la Lièvre
et son bassin versant**
Source : Cobali



Le rallye historique des pionniers
organisé par le Club sportif et culturel
Les Pionniers du Lac Tapanee
Source : Municipalité de Sainte-Anne-du-Lac

La présence d'une forêt riche, l'abondance des plans d'eau et la facilité d'accès à la ressource faunique expliquent la prépondérance de la vocation forestière et plus tard, récréotouristique, du territoire du bassin versant de la Lièvre. En février 1994, l'arrêt du flottage de bois sur la rivière laisse une place de plus en plus importante aux activités nautiques qui jadis étaient très limitées en raison du danger de collisions avec les billes flottantes. Le secteur du tourisme, toujours lié à la forêt par le biais de la chasse, de la pêche et de plus en plus par celui du tourisme de plein air, prend son essor. Ainsi sont nées les ZEC (Zones d'Exploitation Contrôlée) du bassin versant de la Lièvre : Petawaga (1186 km²), Normandie (1022 km²), Le Sueur (778 km²), Mazana (736 km²), Mitchinamecus (839 km²) et de la Maison-de-la-Pierre, plus au sud, à l'Ascension (808 km²).

La descente de la rivière du Lièvre a donné naissance en 1956 à un événement d'envergure : La Classique internationale de canots de la Lièvre au cours de laquelle les canotiers participants démontrent leur habileté, leur vigueur physique et leur endurance. (voir résumé page 24).

D'autres événements ont vu le jour dans la région et ont les cours d'eau du bassin versant de la Lièvre comme décor : le Rallye de canots créé en 1975 par le Club des Pionniers de Sainte-Anne-du-Lac et les Bateaux-Dragons à Ferme-Neuve.



Un bateau-dragon à Ferme-Neuve
Source : Association des coureurs
en canot de la Lièvre (ACCL)

La Rouge et le bois

par Gilles Deschatelets

La rivière Rouge danse dans sa vallée une valse tantôt langoureuse, tantôt impétueuse; elle glisse entre ses plages sablonneuses majestueuses, puis se fâche et précipite ses eaux dans des rapides à fleur de roches. Mais avant d'être en aussi bonne santé, la Rouge a connu la fièvre du bois. En voici quelques chapitres.

La rivière Rouge prend sa source dans un petit lac du nom de Fougère dans l'extrémité nord du canton de Dupont. De là, elle coule du nord au sud en longeant la partie ouest du parc du Mont-Tremblant puis serpente entre les localités de L'Ascension, L'Annonciation, Labelle et La Conception, entre autres. Elle termine sa course de 161 km dans la rivière des Outaouais entre les municipalités de Pointe-au-Chêne et de Calumet. Les 26 derniers km de son cours sont marqués par quatre importantes ruptures de pente, dont les Sept Chutes, hautes de 63 mètres.

Son bassin versant s'étend sur 5 543 km² et comprend une multitude de lacs, de rivières et de ruisseaux. Parmi ses tributaires : côté est, les rivières Lenoir, Macaza, Cachée et la décharge du lac Tremblant et, à l'ouest, la rivière Maskinongé et la décharge des lacs Nominigoue. Mentionnons aussi les lacs Caché, Chaud, Clair, Labelle et Tibériade. La première mention historique connue de la rivière Rouge figure sur une carte de Franquelin datée de 1699; elle est alors considérée comme le prolongement de la rivière du Nord. Son nom provient de sa couleur rougeâtre due à l'ocre, un colorant minéral naturel constitué par l'argile et des oxydes de fer ou de manganèse contenus dans la roche du Bouclier Canadien où elle a fait son lit. Les Anishinabèg utilisaient la poudre de l'ocre pour se peindre le corps lors de rituels.

Les premiers occupants

Bien que l'histoire amérindienne des Hautes-Laurentides reste très peu connue, des fouilles archéologiques, notamment au lac Nominigoue, ont permis de confirmer la présence des Weskarinis, de la grande famille des Anishinàbeg, il y a 5 000 ans environ. Au milieu du 17^e siècle, ils désertèrent leurs territoires de chasse pour fuir l'insécurité des guerres qui les opposent aux Iroquois pour le contrôle du commerce des fourrures avec les

Européens. La tradition orale raconte que le Petit Lac Nominigoue aurait été le lieu d'un massacre des Weskarinis par les Iroquois vers 1650. Au moment du mouvement de colonisation, à la fin du 19^e siècle, seules quelques familles subsisteront, mais auront disparu 50 ans plus tard. Elles auront émigré plus au nord ou se seront métissées avec les colons.

L'industrie forestière

Comme toutes les autres régions du Québec, celle des Hautes-Laurentides a été pénétrée grâce à ses rivières. La Rouge n'a pas l'envergure nécessaire à la grande navigation et on ne connaît pas d'exemples de navigation à vapeur sur ses eaux. C'est donc en canot qu'arriveront explorateurs, bûcherons et colons. Il appartient à McMillan et à ses fils, les premiers habitants connus de Grenville, de faire flotter les premières cages de bois sur la Rouge à destination de Québec au début du 19^e siècle. Ruben Cook et ses fils prendront la relève dans les années 1820, mais en flottant des quantités beaucoup plus importantes de bois. Un certain Pridham fournit, lui, du bois de combustion à la compagnie qui fait le service des bateaux à vapeur sur l'Outaouais.

C'est à compter des années 1850 et 1860 que démarre l'exploitation massive des grands pins de la Rouge et de son principal affluent, la Diable. Entre 1850 et 1855, plus de 50 000 pins blancs sont coupés et flottés. La Hamilton Brothers Company, de l'Ontario, bénéficie d'un premier octroi de 38,8 km² de réserves de bois dans la vallée de la Rouge avant de rafler la part du lion dans les années 1860 : 775,8 km² dans les cantons de Salaberry, Wolfe, Amherst, Loranger, Clyde, Marchand, Joly et Mousseau. Dans la même zone deux autres marchands de bois importants, John Roche et James Connelly, reçoivent une part plus modeste en 1868.

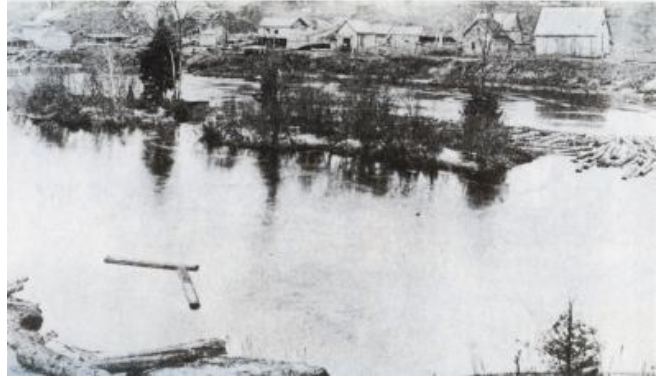
Les années 1880 verront l'effritement de l'empire des frères Hamilton et leurs successeurs se lancer à l'assaut des forêts plus au nord. En 1894, l'Ottawa Lumber Co. fait couper du bois sur un territoire reliant la montagne Tremblante à la rivière du Diable. L'année suivante, la G.H. Perley Company, de Calumet, installe ses quartiers généraux à Saint-Jovite, dont elle fera une petite capitale sous-régionale d'où elle gèrera les 1 611km² de forêt dont elle s'est portée acquéreur sur la Rouge, la Diable et la Boulé.

Sont érigés, à la même époque, les premiers moulins à scie. En 1879, Zotique Therrien construit le premier moulin à utiliser le pouvoir d'eau de la chute aux Iroquois; en 1882, Joseph Paquette érige le premier moulin sur le territoire de L'Annonciation; les Jésuites de Nominique mettent le leur en marche en 1884. Mais, comme pour le commerce du pin équarri, l'industrie du bois de sciage des années 1850 à 1880 en est restée au niveau primaire de l'abattage et du flottage d'un bois qu'on traitait à l'extérieur de la région.

Au cours des années 1890, les Hamilton cèdent, morceau par morceau, leurs concessions de bois et vendent les trois fermes forestières qu'ils avaient fait défricher sur la Rouge à des colons venus s'installer à la faveur du mouvement de colonisation. Alex Baptist de Trois-Rivières rachète leurs limites à bois de L'Annonciation où il exploitera un moulin. J. K. Ward acquiert ses droits de coupe à La Macaza, avant de les céder à la Riordon Pulp and Paper en 1898. Au début du 20^e siècle, la Church and Fee s'établit à Labelle. La crise forestière du début des années 1920 permettra à la Canadian International Paper Company (CIP) d'avaloir ces petites compagnies et de devenir une des plus grandes entreprises de l'industrie forestière. Elle acquiert du même coup des pouvoirs hydrauliques, des moulins et des ressources en bois couvrant plus de 25 860 km², se rendant littéralement maîtresse des forêts de la Rouge, comme la McLaren l'est dans la Haute Lièvre.

L'industrie forestière a été le secteur économique clé de la Rouge à compter des années 1880 et particulièrement lors de l'âge d'or du bois de sciage entre 1890 et 1910. Elle a relevé l'économie chancelante des paroisses nouvellement ouvertes et redonné de la vigueur à la colonisation

de la vallée. Chantiers, scieries et autres petites industries liées au bois ont suppléé à une agriculture insuffisante et ont, avec la complicité du train, attiré des colons, financé leur établissement et permis l'enracinement de bon nombre d'entre eux.



Les moulins à scie de la compagnie Church and Fee de Labelle, vers 1900.

Source : De la chute aux Iroquois à Labelle, 1880-1980

Entre les années 1920 et 1950, l'évolution de l'exploitation forestière dans la Rouge ressemble à celle de toutes les régions du Québec. Si l'industrie du bois de sciage connaît un long déclin, elle demeure cruciale en entretenant nombre de petites industries connexes. De son côté, l'industrie de la pulpe et du papier s'avère d'un apport moins grand. Si, en termes d'abattage, il se coupe beaucoup plus d'arbres, la «pitoune» est dirigée vers les moulins de la CIP à Hawkesbury. Les années de la crise économique des années 1930 seront beaucoup plus pénibles pour les travailleurs du bois que pour les forestières. Certaines compagnies profitent du haut taux de chômage pour réduire les bûcherons à des salaires de crève-faim; les municipalités doivent souvent défrayer ce manque à gagner et certaines protesteront avec véhémence.

En dépit de la crise économique, l'exploitation, surtout la coupe de bois de pâte, reprend dès 1934. En 1937, la CIP a fini d'extirper les résineux de la Diable et se tourne vers ses réserves de La Macaza et d'autres secteurs plus éloignés. En 1940, elle cède ses droits de coupe au sud du parc de Mont-Tremblant à la Dominion Shuttle qui s'installe au lac Shaw et construit le premier chemin carrossable à pénétrer dans le parc. Des coupes se font aussi dans les secteurs du lac en Croix et du lac du Diable. Les chantiers reculent toujours plus loin.

Au début des années 1950, l'industrie forestière de la Rouge paraît en péril. La forêt dans son ensemble est dans un état déplorable : la coupe annuelle a toujours été et est encore supérieure au reboisement naturel; l'exploitation a de plus en plus fait reculer le bois, privant les zones habitées de leur principale source de revenus et laissant les cultivateurs dans une situation pénible. La disparition des ressources en bois d'œuvre met en péril les scieries locales et perturbe l'économie des petites paroisses dont elle est l'unique source de revenus.

Tout au long des années 1950, l'industrie forestière décline. Seule la CIP exploite la «pitoune» et, en 1967, ouvre des chantiers, les rares à signaler, au lac Chaud. Au cours de cette décennie le nombre de scieries dans la Rouge fondra à huit établissements. Des moulins importants comme la Eagle Lumber de La Macaza ferment; le dernier four à charbon, celui de L'Annonciation, cesse ses activités en 1968. Au début des années 1980, on ne trouve plus que quatre entreprises de sciage dans toute la vallée de la Rouge, deux à L'Annonciation, une à La Minerve et une à Labelle.



Four à charbon de bois à l'Annonciation datant de 1919.
Collection Christine Bellefleur

Depuis que les forestières n'y font plus flotter leur bois, la Rouge a retrouvé la santé. Elle ouvre tout grand ses bras de sable aux baigneurs, aux campeurs et aux marins d'eau douce. Les rapides tourmentés de sa partie sud sont fort appréciés des amateurs de rafting qui la considèrent comme l'une des rivières les plus intéressantes à descendre du Québec.



Le transport des billots dans les chantiers des Hautes-Laurentides vers 1930.
Source : Société du patrimoine de la vallée de la Rouge



Campement de draveurs sur la rivière Rouge, au 19^e siècle
Source : Le Nord, mon Père, voilà notre avenir

Bibliographie :

- Gaffield, Chad et al., *Histoire de l'Outaouais*, Institut québécois de recherche sur la culture, Montréal, 1994, 876 p.
Laurin, Serge, *Histoire des Laurentides*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1989, 892 p.
Commission de toponymie du Québec, *Noms et lieux du Québec*, Les Publications du Québec, 1994, 925 p.
Le Nord de l'Outaouais, Collaboration, Le Droit, Ottawa, 1938, 396 p.

Le projet Grand Canal

par Gilles Deschatelets

À première vue le projet semble loufoque : pomper les eaux de la baie James dans la rivière des Outaouais pour contrôler le niveau d'eau des Grands Lacs et du Saint-Laurent et irriguer le *Mid-West* américain. Mais, régulièrement, depuis au moins cinquante ans, le projet refait surface. L'an dernier, lors d'une rencontre à Kitigan Zibi, l'avocat Nadir André, spécialiste des droits ancestraux des Premières Nations, soulignait que le projet était toujours à l'agenda de certaines organisations.

Certains en font remonter l'idée originale à des travaux du U.S. Engineers Corps au début du 20^e siècle. On sait cependant que le concept breveté date des années 1950 quand Thomas Kierans, un ingénieur minier qui a sillonné le nord canadien à la fin des années 1930, en esquisse le design. Il consiste à séparer la baie James de la baie d'Hudson avec des digues. Des valves permettraient à l'eau de la baie James de s'écouler dans la baie d'Hudson à la faveur des marées; ces mêmes valves empêcheraient l'eau salée de revenir. En trois ans, les grandes rivières – la Haricana, la Nottaway, la Rupert et la Grande – auraient rempli la baie James d'eau douce.

Cette eau serait ensuite pompée à une altitude de 290 mètres dans un aqueduc spécial jusqu'à la hauteur des eaux, près d'Amos, en Abitibi, pour être dirigée vers la rivière des Outaouais. Elle serait alors détournée dans la rivière Mattawa, puis dans la rivière French jusqu'au lac Supérieur. Elle permettrait de mieux contrôler le niveau d'eau des Grands Lacs et du fleuve Saint-Laurent et aussi d'irriguer les régions désertiques du *Mid-West* américain. Dément? En tout cas, le projet revient régulièrement dans l'actualité.

Robert Bourassa, en 1985, en parle dans son livre *L'énergie du Nord*. En 1986, la *Grand Canal Co.* est mise sur pied par la multinationale Bechtel, par une entreprise de Winnipeg, UMA, et par deux firmes de génie de Montréal, SNC (aujourd'hui SNC-Lavalin), et la société Rousseau, Sauvé, Warren (RSW). Le président du conseil d'administration est Louis Desmarais, ancien député et frère du financier Paul Desmarais. Pas exactement des rêveurs. Le projet est alors modifié : l'immense digue ne séparerait plus les deux baies mais ne ceinturerait que les embouchures - 500 mètres - des cours d'eau se jetant dans la baie James. Coût du projet d'alors: 100 milliards \$. Le complexe hydro-électrique La Grande a coûté autour de 15 milliards \$. Un plan de moindre envergure réapparaît en 2009 sous le parrainage de l'Institut économique de Montréal :

détourner les seules rivières Nottaway, Broadback et Rupert.

Faisable ce projet? Dans une entrevue accordée au journal *Le Soleil*, Roger Warren, l'un des fondateurs de RSW est formel: le Grand Canal est un projet parfaitement réalisable. Mais, déplore Bernard Lamarre, un des fondateurs de SNC-Lavalin, «c'est le genre de projet presque pas «passable». La population accepte qu'on vende du gaz naturel et du pétrole – des choses non renouvelables – aux États-Unis. Mais exporter de l'énergie électrique? Tout le monde se rebiffe. L'eau, c'est encore pire.»¹

Selon les Nations unies, l'eau sera source de conflits internationaux majeurs au cours des prochaines décennies : 40% de la population mondiale vit déjà en situation de «stress hydrique». D'autre part, la population canadienne est de plus en plus dépendante de la formidable machine agricole américaine qui a de plus en plus soif. Regardez la provenance des produits de votre panier d'épicerie. Surtout l'hiver.

Il faut 75 litres d'eau pour produire un verre de bière; 100 litres pour un verre de lait; 1 300 pour un kg d'orge; 2 400 pour un hamburger; 3 900 pour un kg de viande de poulet et 15 500 litres pour un kg de viande de bœuf.

Le marché mondial de l'eau s'élève présentement à 500 milliards de dollars US; il atteindra 1 600 milliards en 2020 et 22 600 milliards en 2035. Le Canada et le Québec regorgent d'eau et cette ressource sera très, très fortement convoitée. Il faudra que nous décidions ce que nous voulons faire de cette richesse et à qui elle appartient. Un débat public sera nécessaire.

¹www.cyberpresse.ca/le-soleil/dossiers/il-y-a-40-ans-la-baie-james/201006/12/01

<http://argent.canoe.ca/lca/affaires/quebec/archives/2009/06/20090626-120836.html>

Bibliographie :

Noël, André, *Gens de rivières*, Les Éditions Écosociété, Montréal, 1994, 166p.

À l'attaque!

Protégeons l'or bleu de nos rivières

par Geneviève Piché

Les cours d'eau des Hautes-Laurentides ont été cruciaux dans le développement de nos villages, de nos industries et de nos communautés. Pour les loisirs, comme moyen de transport ou comme source d'énergie, nos rivières nous ont permis de mieux vivre. Nous en avons donc profité abondamment, les (sur)exploitant au maximum, à un point tel qu'il a fallu repenser l'utilisation que nous en faisons. Certains problèmes environnementaux qui ont touché nos rivières (que ce soit la Gatineau, la Rouge ou du Lièvre) et nos municipalités, qui étaient alors bien jeunes, prennent racines au début du XX^e siècle. Il faut néanmoins attendre les années 1990 pour qu'ils soient pris en compte de manière plus sérieuse et qu'il y ait des solutions et des initiatives proposées.

Si pendant près de deux siècles, la drave et le flottage du bois permettaient de diminuer l'utilisation de camions ou de bateaux dans le transport du bois, qui coûtaient environ 10 fois plus cher, ils ont laissé de profondes traces d'impacts écologiques. Le bois flottant a diminué la qualité de l'eau et a influencé la vie de la faune et de la flore. Les barrages que l'homme a construits pour améliorer l'efficacité du flottage du bois ont également joué un rôle majeur dans le dégradation de l'environnement. Ils ont notamment modifié le cours des rivières, en inondant certains territoires, et ont nuit à la libre circulation des poissons (le frayage du doré, entre autres). Sur la rivière Gatineau, le flottage du bois a pris fin en 1992-1993, alors que celui sur la rivière du Lièvre a pris fin en 1994.



Amas de billots au pont Jean-Baptiste Reid

Bordées par d'innombrables champs et forêts, les rivières des Hautes-Laurentides sont aussi influencées par l'exploitation de ces ressources. Dès le début du XX^e siècle, plusieurs entreprises (scieries et moulins à scie, fonderie, briqueterie, usine électrique) s'installent sur les rives des cours d'eau. Consciemment ou non, ces industries ont pendant longtemps utilisé les cours d'eaux comme simples égouts, alors que le fumier et les pesticides des entreprises agricoles s'y sont souvent écoulés. À ces niveaux, des progrès ont été réalisés dans les dernières décennies. La Compagnie Maclaren a par exemple mis en place un système d'épuration biologique des eaux usées en 1995. Des interventions d'assainissement agricole ont également vu le jour entre 1988 et 1994, notamment en ce qui concerne l'entreposage du fumier. Des lois et des règlements régissent à ce jour ces activités et leur impact sur l'environnement (notamment le Programme de réduction des rejets industriels en 1988 et le Règlement sur les exploitations agricoles en 2002).



Moulin à scie de Samuel Ouellette, sur la rivière du Lièvre



Moulin à scie de la Eagle Lumber, sur la rivière du Lièvre

Quoi qu'il en soit, pendant des années, les villages des Hautes-Laurentides ont déversé leurs eaux usées dans les rivières. Peut-être vous souvenez-vous du développement Lépine, à Des Ruisseaux, qui avait fait les manchettes des journaux en 1993. Une dizaine de citoyens du quartier déversaient leurs eaux usées dans des égouts mal entretenus qui refoulaient sur le sol, puis coulaient dans un ruisseau se jetant dans la Lièvre.

Entre 1979 et 1994, toutefois, la qualité de l'eau de nos rivières a été grandement améliorée grâce aux stations d'épuration qui ont été installées un peu partout suite à l'adoption du Programme d'assainissement des eaux du Québec en 1978.

Ainsi, le réveil écologique se fait à l'aube des années 1990, alors qu'un mouvement environnementaliste grandit dans la province. Dans les Hautes-Laurentides, cela commence avec la naissance de l'Association de protection de l'environnement des Hautes-Laurentides en 1989. Plus récemment, il semble que nous ayons appris de nos erreurs et que nous tentons de les réparer. En 2003, le Comité du bassin versant de la rivière du Lièvre (COBALI) est créé, suivi en 2005 par l'entreprise de revitalisation des berges FloraBerge. Les principaux problèmes à l'ordre du jour sont l'érosion des berges, l'apparition d'espèces indésirables (comme la salicaire pourpre) et les algues bleues (ou cyanobactéries). De plus en plus de gens s'investissent dans cette lutte environnementale, et je ne peux que leur lever mon chapeau... car après tout, « nous sommes de lacs et de rivières », et nous nous devons de protéger la qualité de l'eau pour les générations futures!

Sources :

Ministère de Développement durable, Environnement et Parcs du Gouvernement du Québec
<http://www.mddep.gouv.qc.ca/>

Comité du bassin versant de la rivière du Lièvre
<http://www.cobali.org/index.php>

L'Association de Protection de l'Environnement des Hautes-Laurentides
<http://apehl.mont-laurier.org/>

Table Forêt Laurentides
(<http://notreforet.ca/accueil.aspx>)

EauSecours
<http://eausecours.org>)



Usine d'eau potable du Grand-Lièvre
Mont-Laurier
Source : Ville de Mont-Laurier



Usine d'épuration des eaux usées
Source : Ville de Mont-Laurier

La Classique internationale de canots de la Lièvre

par Suzanne Guénette

C'est en 1956 qu'a lieu la première course de canots sur la rivière du Lièvre organisée par un commerce d'articles de sport, *Le paradis du pêcheur*. Six équipes prennent part à la compétition : Allan Cameron et Arthur Scott; Eugène Tinkler et Robert Gauthier; Rémi Hotte et Hervé Lefebvre; Raymond et Réjean Gauthier; Claude Coursol et Jean Scott; Rémi Coursol et William Scott. C'est l'équipe d'Allan Cameron et Arthur Scott qui est déclarée gagnante.

En 1957, fort de l'expérience d'une première course organisée pour des équipes locales, le **Syndicat d'initiatives touristiques** s'assure de la participation d'équipes venant de l'extérieur. L'année suivante, elle recrute des équipes outre-frontières, ce qui a eu pour effet non seulement de lui donner un nouvel essor, mais de recruter des canotiers de premier ordre.

En 1963, après une absence d'une année, faute d'organiseurs, et la population déplorant cet état de choses, les compétitions reprennent l'année suivante et ce, sans interruption, jusqu'en 1965. En 1966, on décide de donner un autre cachet à cette compétition en y ajoutant une deuxième étape.

Le **Syndicat d'initiatives touristiques** est sans contredit le premier promoteur de cet événement mais, à sa dissolution en 1960, la Chambre de Commerce locale reprend l'événement à son compte, et ce jusqu'en 1965 inclusivement. En 1966, un groupe de partisans de ce sport, connu sous le vocable de **Comité de la course de canots**, prend l'organisation en main, et ce jusqu'en 1973. L'année suivante, les organisateurs se faisant de plus en plus rares, la Classique risque une fois de plus d'être annulée. À la dernière minute, un nouvel

organisme, *l'Association touristique de la région de Mont-Laurier* s'y intéresse et y ajoute une nouvelle étape, soit de Mont-Laurier à Notre-Dame-de-Pontmain.

En 1975, *l'Association touristique* fait place à la **Commission économique des municipalités de la région de Mont-Laurier** qui décide d'en faire un véritable événement régional en augmentant les bourses, alors de quelque \$3,000 à plus de \$10,000. Face à des problèmes et frictions survenus en 1975, la région de Buckingham décide de se retirer de l'organisation, tout comme la Commission économique et la plupart des organisateurs.

Devant l'impossibilité de recruter des organisateurs, tout porte à croire que la Classique serait annulée en 1976. Toutefois, ayant grandement apprécié son expérience, des citoyens de Val-des-Bois choisissent de poursuivre leur implication et, en janvier, réussissent à réunir quelques citoyens des régions de Mont-Laurier et de Ferme-Neuve pour former un nouveau comité, soit le **Comité de la Classique Internationale de canot de la Lièvre**.

Ce comité ramène au bercail de nombreux organisateurs des années 1970. Désireux de donner un nouvel essor à cet événement annuel, on décide alors de greffer la Classique à un véritable festival régional, lequel comprend dix jours de festivités, tant sportives que culturelles. Aujourd'hui, c'est **l'Association des coureurs en canot de la Lièvre** (ACCL) qui en assure l'organisation.

La Classique internationale de canots de la Lièvre est un événement d'envergure qui attire des milliers de visiteurs venus des quatre coins de la province et même d'ailleurs.



Participants attendant le coup d'envoi



Gill Tinkler (en avant) qui, à 80 ans, participait à la 53^e course, en 2010



Portage

La Chronique de l'Archiviste

Par David Saint-Germain

Conservation et préservation

Après avoir pris connaissance de ce que sont les archives et leur valeur de témoignage, vous pourriez être en train de réaliser que vous avez des documents qui ont une importance historique! Mais un document a beau être très important et informatif, il faut pouvoir en extraire le contenu. Ainsi, on doit prendre certaines mesures pour les protéger afin qu'ils conservent leur valeur de témoignage à travers le temps. Nous entrons donc dans le sujet passionnant de la préservation !

Commençons par un constat bien regrettable : avec le temps, TOUS les documents se dégradent au point de devenir illisibles. La préservation consiste donc à ralentir ce processus le plus possible.

Voici les principales causes de la dégradation des documents :

Les mauvaises manipulations : Il faut éviter de froisser, plier, manipuler avec les mains sales, laisser tomber des miettes ou du liquide sur des documents, se mouiller les doigts pour tourner les pages, écrire à l'encre sur les documents, etc. Les précautions à prendre sont donc de les éloigner des aliments, de les manipuler avec soin, de porter des gants (ou avoir les mains très propres), minimiser les contacts avec la peau et la salive. Ces bonnes habitudes ont un impact important sur la conservation des documents car leur manipulation fréquente en accélère la dégradation.

Les attaches comme les trombones, les agrafes, les élastiques sont très pratiques pour travailler et s'organiser, mais ils rouillent et sèchent avec le temps, laissant d'importantes séquelles sur le document. Il est préférable d'enlever ces attaches des documents avant qu'elles se dégradent.

La qualité du papier et la qualité de l'encre sont deux causes méconnues mais qui ont un impact énorme sur la longévité des documents. Leur mauvaise qualité peut en accélérer la dégradation et l'acide utilisé dans la fabrication du papier, par exemple, en affecte la pérennité. Comme on ne contrôle pas ces facteurs, changer de support (numérique, par exemple), faire des copies, retranscrire l'information ailleurs, etc., sont de bonnes mesures pour les contrer.

La lumière est aussi une source de dégradation. Les rayons UV du soleil et des lampes affectent l'encre d'un document et jaunissent le papier. Il faut donc ranger les documents dans des endroits obscurs et éviter les expositions prolongées à la lumière.

De même, un lieu trop humide favorise la croissance des moisissures alors qu'un lieu sec rend les documents fragiles et cassants. Une bonne habitude est de les conserver dans un endroit ayant une humidité relative entre 25 % à 40%.

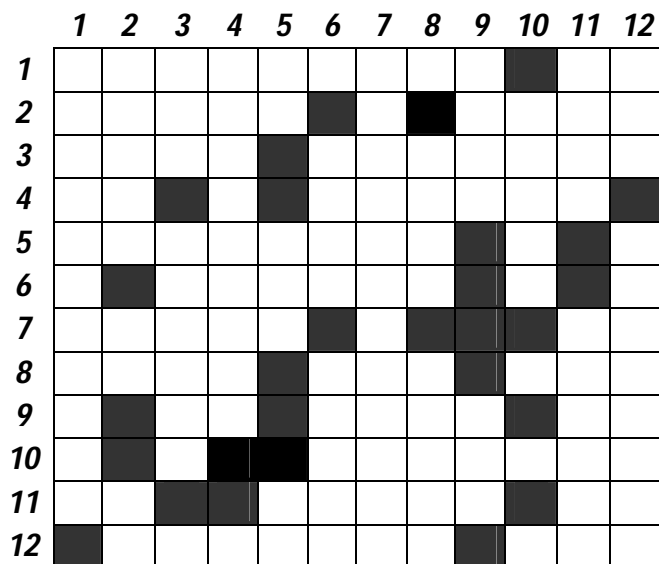
La chaleur est liée à l'humidité et affecte directement son taux. Les variations fréquentes de température ont un impact sur le document. Il faut donc les entreposer dans un endroit ayant la température la plus stable possible se situant (idéalement) entre 18 et 24 degrés Celsius.

L'entreposage est aussi important. Il faut maintenir les documents à plat et éviter de les plier ou de les rouler. Il faut aussi éviter de les empiler pêle-mêle et utiliser des chemises à documents pour les ranger et les protéger.

La dégradation des documents est inexorable, mais elle peut être ralentie. La préservation consiste à prendre les mesures nécessaires pour éloigner les documents des causes de dégradation. Les bonnes mesures que j'ai énumérées sont des situations préférables. Ce n'est pas trop dramatique si vous avez des documents qui ne sont pas préservés dans ces conditions idéales, cependant ne soyez pas trop surpris de voir vos documents se dégrader rapidement.

Les mots croisés

Par Suzanne Guénette



HORIZONTALEMENT

1. On l'appelle la Grande Rivière.- Qu'on a pris connaissance. **2.** Épuisant.- Nos pionniers ont voulu en ouvrir un nouveau en s'établissant dans notre région. **3.** Peuvent être de source.- On lui doit la colonisation du Nord (prénom). **4.** Vous lui devez d'user vos neurones en ce moment.- Tourbillon. **5.** Permet aux avions de voler. **6.** Peut être de presse ou de voyages. **7.** Les poètes les adorent.- Conjonction. **8.** Pays qui a connu sa part de troubles.- Faire les premiers, c'est faire des avances.- Pas ailleurs. **9.** Vous l'avez été un jour puisque vous faites cette grille !.- Saisons agréables au bord de l'eau.- On dit qu'il exclut la personne qui parle. **10.** Fait partie de l'Or bleu. **11.** Scandium.- Ils ont fait danser les *baby-boomers*.- D'après Freud, contient l'énergie psychique qui s'oppose au Moi. **12.** Elle sillonnait les rivières à l'époque de la drave.- Pas beaucoup.

VERTICALEMENT

1. Autre orthographe des Weskarinis. **2.** Utilisation de quelque chose.- Infinitif.- Au bureau de poste. **3.** En forme de T.- Les pionniers ont fait avancer leur canot en faisant cette action. **4.** Qui suscite l'angoisse. **5.** Phonétiquement : enlever. - Possessif.- Nouveau ut. **6.** Gouffre.- L'or de notre dossier n'est pas celui de ce pays !. **7.** À Rivière-Rouge. **8.** Arbre anglais.- Cesse l'allaitement. **9.** Il peut être publicitaire.- Situé. **10.** Ils nous ont précédés. **11.** Avoir ses yeux, c'est bien voir.- Peau du canot. **12.** Fatigué.- Rivière de l'Outaouais.

Photo-mystère



Photo prise par le Studio de photographie Alcide Boudreault, date inconnue
Vous reconnaissez ces personnes, appelez-nous !
819 623-1900.

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	O	L	O	N	I	S	A	T	I	O	N
2	A	N	A	T	O	L	E	■	A	N	N	A
3	T	T	■	E	T	E	N	D	S	■	A	D
4	H	A	V	E	R	■	S	■	S	A	G	E
5	E	R	E	■	E	M	■	V	E	R	R	A
6	D	I	S	■	D	E	S	I	R	■	E	U
7	R	O	S	■	A	N	E	R	I	E	■	T
8	A	■	E	N	M	A	R	G	E	■	O	H
9	L	A	■	H	E	N	R	I	■	R	H	O
10	E	D	A	■	T	T	E	N	U	E	■	M
11	■	A	M	E	R	■	■	A	B	I	M	A
12	A	M	I	D	U	C	O	L	O	N	■	S

Encourageons nos commanditaires !

**.la.maison.
de.la.rive.**

GÎTE

415, DU PORTAGE
MONT-LAURIER
(QUÉBEC) J9L 2A1
819 623-7063

*Edith Whelan
& Wilfrid Lacombe*

WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

MARCHE OMNI TABACONISTE 

Chez Pellerin
VIANDE - FRUITS ET LÉGUMES
VOTRE MARCHÉ

PRODUITS MAISON 409, rue Chasles, Mont-Laurier (Québec) J9L 2V1
☎ (819) 623-1623

STEVE GIGUÈRE
PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

470, de la Madone
Mont-Laurier
(Québec) J9L 1S5
Tél. : (819) 623-2296
Fax : (819) 623-3839

Pharmacie Steve Giguère
Affiliée à




Services professionnels
et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRÉ-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone, Succ.: 456, 12e Avenue
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9 Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: (819) 623-3751 Tél.: (819) 587-3169
Télec.: (819) 623-6576 Téléc.: (819) 587-2084
Courriel : fun.ouellette@lino.com

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau : 819 623-5858
Résidence : 819 585-3351
Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télécopieur :
819 623-5894

PLAZA PAQUETTE DENIS LEDUC

939, boul. A.-Paquette, bureau 35
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : (819) 623-5665
Télécopieur : (819) 623-4234
Courriel : leclair@tlb.sympatico.ca

Meubles
Accessoires
Electroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER
580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

Buro PLUS André-Jean Thibault
Michèle Thibault

LIBRAIRIE JACLO INC.

Tél. : (819) 623-5440
Télec. : (819) 623-7262
librairiejaclo@lino.com

500, De la Madone, Mont-Laurier QC, J9L 1S5

AUTOPRO

Garage Réjean Beaugregard Inc.

2597, chemin de la Lièvre Nord
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G3
Tél.: (819) 623-1766
Fax: (819) 623-1808
Sans frais: 1-888-799-1766

Remorquage 24h
7 jours semaine
léger / lourd

Réjean Beaugregard
Propriétaire



Home
Hardware
Mont-Laurier
939, boul.
A.-Paquette
local 34
Mont-Laurier
(Québec)
J9L 3J1

Tél 819 623 1110
Télec 819 623 6165

METRO

Marché Doré & Fils inc.
939, boul. A.-Paquette, suite 1
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : 819 623-6984
Télécopieur : 819 623-6609


Martine Robinette et Réjean Gironne
propriétaires

**AUBERGE
STATION LAURIER**



1080, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1M1
819 623.2744
Télec. : 819 623.2325

www.stationlaurier.com
Courriel : info@stationlaurier.com




**N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier**
Pharmaciens-propriétaires

Lun. à vend.
9h à 18h
Samedi
9h à 17h
Dimanche
Fermé

508, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1S5
T 819 440-2011 F 819 440-2873

300, de la Madone
Mont-Laurier (QC)
J9L 1R7
T 819 623-3311 F 819 623-1211

Member of 



Mont-Laurier

*d'un
naturel
accueillant*

Ville de Mont-Laurier
385, rue Mercier
Mont-Laurier (Qc) J9L 3N8

Le **21 janvier 1948**, peu avant 15 h, le fleurdelisé flottait pour la première fois sur la tour du parlement. Ce drapeau devint rapidement un puissant symbole d'appartenance au Québec.

Vive le Québec, vive son drapeau !

*Société nationale
des Québécoises
et Québécois
des Hautes-Rivières*

60 ans!
Mouvement national
des Québécoises
et Québécois
Et coordinateur de
la Fête nationale

www.mnq.qc.ca



Sylvain Pagé,
Député de Labelle

472, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec)
J9L 2W1

Téléphone : 819 623-1277
Télécurieur : 819 623-6838

BLOC
QUÉBÉCOIS

www.johannedeschamps.qc.ca

Johanne Deschamps
Députée de Laurentides-Labelle
Porte-parole à la Coopération internationale
Porte-parole adjointe aux affaires étrangères

476 rue du Pont, bureau 2, CP 57
Mont-Laurier, Qc, J9L 3G9
819 440 3091 - 1 866 440 3091

45 rue Saint-Antoine
Saint-Agathe-des-Monts, Qc, J8C 2C4
819 326 5098 - 1 866 881 5098